

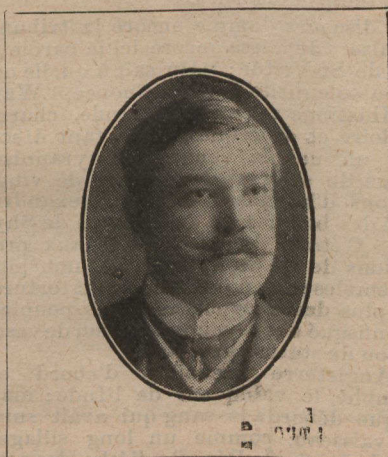
dissentiment, n'était venu affecter leurs rapports. Cependant Burke n'avait pas, comme Fox, ce caractère ouvert et simple, cette humeur facile et liante, cette flexibilité de talent, cet art de discussion qui séduisaient jusqu'à ses adversaires et le rendaient populaire même lorsque ses opinions avaient cessé de l'être. Plus âgé que Fox de vingt-un ans, Burke avait plus de raideur dans l'esprit, un ton plus absolu et plus intolérant. L'action oratoire, chez Burke, répondait mal à son éloquence. Il avait la vue très basse, un maintien gauche, un débit lourd, un mauvais accent. Mais lorsque, s'animant peu à peu, il avait commandé le silence et l'attention, alors il donnait libre cours à son imagination dans un style brillant et fleuri, avec une abondance presque poétique de métaphores et d'images.

Fox fut le véritable orateur politique de son temps. Quoique profondément lettré, ce n'était pas un artiste en paroles. Son esprit n'était point spéculatif. "C'était, dit un critique ingénieux, un esprit exclusivement historique, un raisonneur en fait, "matter of fact reasoner." Si Burke avait trop d'imagination, Fox en avait trop peu. Le pratique manquait à l'un, le scientifique à l'autre." Il ne commandait pas comme Chatham, il ne séduisait pas comme Pitt par la grâce de la diction et en relevant par la dignité des paroles, la subtilité des arguments. Il cherchait à fixer les esprits sur la question même ; il la possédait en maître, et ayant l'enthousiasme de la conviction, il la communiquait peu à peu par la puissance et la chaleur de la discussion.

Définir le talent de Fox, dit Lord Erskyne, c'est définir l'éloquence même, en tant qu'appliquée aux affaires du gouvernement britannique. Quoiqu'il fit grand cas de l'action extérieure, il s'en occupait peu pour lui-même. Il commençait avec lenteur, son débit était d'abord pesant, il semblait comme submergé dans ses pensées ; mais il s'animait peu à peu se saisissant de son sujet, non par méthode, mais d'une manière imprévue. Sa fertilité d'arguments était ingénieuse et sans cesser un moment de discuter, il arrivait à la plus entraînante véhémence. Nul n'était plus habile à mettre en lumière le faible de l'adversaire ; son invective accablante était toujours motivée par la réfutation. Pitt possédait un art plus savant, une voix admirable, une manière de dire noble et facile, un grand talent d'exposition, plus de subtilité que de nerf dans l'argumentation, une mesure et un tact si justes et si prompts, que Windham disait qu'il aurait improvisé un discours du trône. Malheureusement il était monotone, il ne réfutait que par le sarcasme où il excellait. Sa passion contenue se communiquait peu. Pitt imposait, Fox entraînait. Ses meilleurs discours ont été entièrement improvisés. Jamais cependant un orateur n'a mieux conservé

la raison dans la passion, ou porté plus avant la passion dans la raison, et sans calcul visible, sans efforts apparents, il atteignait le but suprême de l'art en conservant dans son talent ce qu'admirait Grattan, et ce qu'on pouvait retrouver dans toute sa personne, le charme du naturel et une grandeur négligente.

Lorsqu'on a fait, dit un écrivain, connaissance intime avec le talent, l'esprit et le caractère de Fox, on s'explique mieux comment, avec des fautes aisément reconnaissables et de continuels revers, son nom est resté grand dans son pays, et particulièrement cher à tous ceux dont le cœur bat pour la même cause. On est surpris de voir en Angleterre, dans combien de maisons que le portrait de Fox est placé avec honneur, comme celui d'un défenseur, d'un guide, d'un ami. Fox a droit à notre respect, nous lui devons un souvenir affectueux. Il fut à la Chambre



HON. R. LEMIEUX  
Soliciteur Général.

des Communes l'intrépide défenseur des Canadiens-français lorsque Downing-street voulut les opprimer. Il fut le grand avocat de l'émancipation des catholiques et il aima la France obstinément.

Je voudrais pouvoir adresser le même compliment à quelques-uns des hommes d'état modernes.

En 1791, Fox, au cours d'un débat, s'était écrié : "J'admire la constitution nouvelle de la France, comme le plus glorieux monument de liberté que la raison humaine ait élevé dans aucun temps et dans aucun pays."

Ces paroles, comme nous le verrons bientôt, déterminèrent la rupture solennelle, pathétique, d'une amitié qui durait depuis vingt-deux ans.

"C'est avec une peine inexprimable," reprit Burke, "que je suis séparé par la plus légère dissidence de mon ami, de celui dont l'autorité devrait toujours être si grande sur moi et sur tous les hommes éclairés,

"..... quæ maxima semper  
"Censetur nobis, et erit quæ maxima  
[semper,

Après cette affectueuse précaution oratoire, Burke avait, sans aucun ménagement, censuré les actes et l'esprit général de la Révolution.

Fox, ému de ces violentes invectives contre des principes qui lui étaient chers, mais plein de respect pour son ami, répondit avec une grande modération.

"Telle est dit-il, mon admiration pour le jugement de mon honorable ami, telle est mon estime de ses principes, ma haute opinion de ses lumières, tel est à mes yeux le prix inestimable de son amitié, que, si je mettais dans la balance, d'une part, tout ce que j'ai recueilli de mes lectures politiques et de l'étude, tout ce que l'expérience du monde et des affaires m'a appris, et de l'autre, tout ce que j'ai tiré des conseils et des entretiens de mon ami, je ne pourrais décider à qui je dois davantage."

Le rival de Fox, au parlement, fut Wm. Pitt, fils de Lord Chatham.

L'étranger, dit Villemain, qui entre dans l'antique Abbaye de Westminster, ce panthéon des gloires anglaises, ne manque jamais de demander qu'on lui indique le tombeau de Lord Chatham. Et en approchant avec respect de cette tombe, il y cherche l'inscription, c'est-à-dire l'hommage que doit y avoir gravé l'admiration nationale. Sur le marbre, l'étranger ne lit que cette laconique mais très éloquente inscription : "le père de M. Pitt." M. Pitt's father !

Le jeune Pitt n'avait pas reçu cette éducation à la fois savante et licencieuse qui développa le talent et les passions de son illustre rival, Fox. Il avait été sévèrement et pieusement élevé par son illustre père et par Lady Esther, sa mère. Fox était entré au parlement à l'âge de dix-neuf ans. Pitt eut la joie inexprimable, comme il l'écrivait à un ami, d'entendre sa voix au parlement à l'âge de vingt-un ans.

A vingt-quatre ans, ce jeune homme venait par droit de conquête prendre les rênes du gouvernement ; et appuyé, non pas comme Walpole, sur la corruption, mais fort de son génie, sur la confiance de l'Angleterre. Il resta premier ministre pendant vingt années consécutives.

Pitt, suivant un écrivain, avait encore à ce moment-là ces couleurs innocentes et enfantines de la première jeunesse. Avec ses cheveux blonds, sa taille grande et mince, il offrait quelque chose de cet air de faiblesse et de timidité qui marque souvent le passage de l'adolescence à la vraie jeunesse. C'était là cependant l'homme qui gouvernait l'Angleterre, en l'absence même des conditions naturelles du gouvernement parlementaire.

Dès son début au Parlement, dit Mauculy, Pitt se montra supérieur à tous ses contemporains par la facilité de la parole. Il pouvait improviser une suite de périodes arrondies et pompeuses, sans chercher